



Engagés ensemble au refus de la misère

En ce début d'année universitaire, nous avons voulu mieux connaître les engagements des uns et des autres contre la misère et l'exclusion sociale. Tout au long de l'année, nous voulons dire publiquement notre engagement commun.

Les personnes nouvelles :

Léonle Lago de Paris 19e

Jean Perrelra de Noisy-le-Grand

Kader Altall de Clermont-Ferrand

Pierre-Yves Madignier, Bella Berdugo, Robert Thomas,

Véronique Davlenne, Laurence Bervas de Paris

Oser la solidarité, oser prendre des risques

Manuel Martln : Ma femme a aidé une autre femme qui a un enfant et puis sa mère qui est handicapée. Elle l'a fait sortir des caravanes. Elle a donné notre adresse. On s'est porté un peu garant pour elle. Maintenant elle a un appartement et elle travaille. Ma femme a pris un peu de risque. Les risques, ça ne me fait pas peur. Quand je vois quelqu'un dans la misère il faut faire tout ce qui est possible pour le faire sortir de cet endroit, surtout un gosse. Si c'est à refaire, on peut le refaire, ce n'est pas un problème. On donne un coup de main.

Michel Chêne : Ce n'est pas le tout de donner un coup de main aux autres, mais il faut que chacun s'aide soi-même. Il y a quand même une part de responsabilité de chacun. Parce qu'il y en a qui se laissent beaucoup aller et puis une fois qu'ils ont bien reçu un coup de main, on ne les voit plus. Ils reviennent six mois après, ils redemandent un coup de main.

Manuel Martln : Moi, quand j'ai fait ce geste-là, je n'attends pas un remerciement de la personne. Dès qu'il y a un enfant, je crois que la personne va faire le geste de bouger, je ne pense pas qu'elle reste dans la rue. Je pense qu'après elle va aider les autres.

Marle Varon : C'est l'histoire d'une dame qui habitait dans un hôtel. De temps en temps, elle allait à la mairie, on lui disait qu'on ne pouvait plus rien faire pour elle. Hawantee et Claudine lui ont donné une adresse d'un appartement libre. Elle a été à la mairie et elle a leur dit : « là, il y a un appartement libre, allez voir ». C'est grâce à ça qu'elle a eu son appartement.

Chantal Peaudeau : Monsieur Chérif, nous a expliqué qu'il était dans un squat, et que c'était assez compliqué quand il faisait ses démarches, il se sentait humilié. Quand des gens d'ATD Quart Monde lui ont écrit pour venir le voir, il avait peur d'être jugé, peur de ce qu'ils allaient penser de lui. Il nous a dit : « il faut apprendre à faire confiance ».



Véronique Davlenne : Un moment où j'ai vraiment pesé mon engagement, c'était lors d'une histoire d'expulsion qu'on voulait empêcher. On est allé occuper l'escalier de l'appartement à 6 heures du matin. J'avais rameuté plein de gens pour qu'on soit nombreux. Toute seule, je ne l'aurais jamais fait. Ce jour-là, j'ai vu que j'avais choisi le camp de ceux qui n'avaient pas raison sur le plan de la loi, mais sur le plan humain on ne pouvait pas les mettre dehors avec 5 enfants, sans faire des propositions. Si c'était à refaire, je le referais mais j'avais choisi le camp des perdants en quelque sorte et j'avais la trouille.

Manuella Lecanu : Nous avons parlé de lutter pour l'éducation des enfants. Ma fille est mariée avec un homme du voyage. Elle est très amoureuse de son mari, elle aime aussi ces gens-là parce qu'ils l'ont très bien acceptée. Là où elle vit, dans un emplacement désigné, les gens ne savent ni lire ni écrire. Elle a pris la résolution de les aider. Elle les aide administrativement pour inscrire les enfants à l'école, pour écrire des courriers à la mairie pour les mettre à la cantine, etc. Elle est très solidaire envers eux. Ça me fait plaisir parce qu'elle est bien intégrée, et je me suis intégrée aussi. Je soutiens beaucoup ma fille dans son combat

Contrairement aux clichés qu'on dit sur eux, ce sont des gens qui acceptent beaucoup les autres. Ils nous acceptent tous, même si on ne fait pas partie de leur vie. C'est des gens qui sont solidaires, malgré qu'ils ne savent ni lire, ni écrire. Si tu es dans la panade, ils seront les premiers à te tendre la main. C'est typique chez eux. Je ne connaissais pas ça, et depuis que ma fille est avec mon gendre, je m'enrichis de plus en plus auprès d'eux parce qu'ils ont beaucoup de choses à nous apprendre, malgré les mauvaises choses qu'on dit sur eux.



Pour combattre la misère, il faut oser briser le silence

Chouaki Mahboub : Avant toute chose, contre la misère, il faut oser briser le silence. Quand on vit dans une misère, on vit enfermé sur soi-même. Il faut un facteur déclencheur pour pouvoir aller vers des associations ou pouvoir partager cette peine, cette torture qui est à l'intérieur de soi. Pour moi, ce qui m'a poussé, c'est de voir mes enfants humiliés. Ça m'a fait mal. J'ai décidé d'aller vers « France Terre d'Asile ». Les enfants n'ont pas demandé à venir, chaque fois que des enfants sont malmenés, les personnes adultes peuvent parler. Il faut se faire entendre. C'est ce qui m'a poussé à m'engager.

Jean-Pierre d'Hédénne : Tant qu'on se tait on se sent coupable, on s'humilie, on s'abaisse. Oser briser le silence c'est le démarrage, c'est vraiment quelque chose de fondamental.



Les enfants donnent le courage de se battre

Chantal Caudron : Il y a 7 ans, j'ai tout perdu : logement, travail, y'a eu la maladie aussi, j'ai perdu mes enfants en même temps... Mon combat, c'était de récupérer mes enfants. La personne qui m'a sauvée, c'est une personne d'ATD Quart Monde qui est venue nous voir. Elle a vu la situation qu'on vivait, elle a dit : on va vous aider et on va vous trouver un logement. Moi je n'y croyais pas du tout. Quand j'ai visité ce F4, c'était un château. Maintenant, j'ai récupéré mes deux filles aînées. Les deux derniers viennent régulièrement à la maison. Ce qui m'a sauvée aussi, c'est d'avoir du travail, ça m'a permis de survivre pour récupérer mon couple et les enfants. C'est pour ça que maintenant je suis aussi engagée dans ATD comme militante pour soutenir les familles pour pas qu'elles vivent la même situation que moi, pour les enfants et surtout les enfants handicapés.

Léonle Lago : Je me suis retrouvée dans la rue avec ma fille, et nous sommes allées d'hôtel en hôtel durant un an. Je n'ai pas baissé les bras jusqu'à obtention du logement. Ma fille me soutenait, elle était vraiment courageuse, elle m'a transmis son courage, j'ai frappé à toutes les portes. Et aujourd'hui, j'ai eu gain de cause.

Chantal Peaudeau : Les enfants nous aident aussi dans le combat.



Faire avec les gens qui vivent la misère et pas à leur place

Yves Grelet : J'ai été militant dans mon entreprise. Maintenant, je suis en retraite, je continue à militer syndicalement et politiquement dans un quartier de Bezons. J'ai été invité à deux réunions d'ATD où il y avait des personnes qui parlaient de leur situation. Je voyais que c'était la vie concrète. Je me suis dit: qu'est-ce que je peux faire pour participer à cette démarche d'ATD. Je suis venu à l'université populaire. J'ai vu qu'il y a une intelligence de la vie, il y a une compréhension pour trouver des solutions en partant vraiment des besoins des gens qui ont connu la misère et qui savent comment ensemble on peut en sortir. Je vais essayer de m'engager plus, je sais que je vais apprendre des choses. J'attends ce partage de vie pour faire des choses. Ce qui est important, c'est de faire avec les gens mais pas à la place des gens.

Jean-Pierre Bellot : Il y a un moment dans la vie où il y a quelque chose qui se passe qui fait qu'on se met en route.

Chaouki Maboub : On peut faire avec les gens, on ne peut pas être à leur place. On ne peut pas sentir ce qu'ils sentent.



J'ai toujours eu de la chance J'ai été longue à basculer dans un engagement

Célla Clément-Demange : Je ne suis pas du tout née dans la misère, mais je suis née à Abidjan, en Côte d'Ivoire et j'ai toujours vu ça devant moi. Dès l'enfance ça m'a toujours interpellée sur la chance. Le lieu géographique, la famille dans laquelle on naît conditionnent énormément. Je me suis souvent fait la réflexion que j'avais beaucoup de chance. J'ai été très longue à basculer dans un engagement concret. On le fait pour donner un sens à sa vie, pour faire correspondre sa vie avec ses aspirations, pour agir plus concrètement que juste la réflexion, pour aller plus loin que le constat de la misère.

Jean-Pierre Cheval : Elle a été très longue à basculer, elle a hésité à être volontaire : pourquoi ?

Célla Clément-Demange : J'ai eu la chance de faire des études, et je m'étais toujours dit : dès que j'ai un temps avant de passer à la vie professionnelle, je redonne un peu aux autres cette chance que j'ai eue. Donc j'ai attendu d'être diplômée pour basculer.

Mauricette Simon : Ça a donné du sens à sa vie vu qu'elle n'a pas connu la misère, qu'elle n'a pas connu la souffrance de la misère.



Qu'est-ce que ça apporte de s'engager contre la misère ?



Chantal Caudron : Vous n'avez pas vécu la misère et la pauvreté que nous on vit 24 heures sur 24, qu'est-ce que ça peut vous apporter de partager avec nous. Vous avez fait des études, qu'est-ce que ça peut vous apporter de plus ?

Phillippe Hignard : Ça nous apporte un enseignement, quelque chose qu'on ne soupçonnait pas. On est dans notre petite vie confortable et puis tout d'un coup on entend parler de la pauvreté, on a vite le sentiment qu'il faut aider. Et là on découvre qu'il y a une toute autre démarche.

Brigitte Stelner : Ça m'apprend à vivre. Bien sûr mes parents m'ont fait grandir, ils m'ont appris à vivre. Mais maintenant j'apprends la vraie vie. J'ai appris à m'asseoir longtemps à côté de quelqu'un, à côté de n'importe qui, pour l'écouter. Je sais aussi qu'il y a des regards qui tuent, c'est vous qui me l'avez dit. On ne peut plus vivre de la même façon après, c'est impossible.

Claudine Grlsard : Ça nous apprend l'humilité, parce que toutes les fois que j'arrive ici avec un problème personnel, lorsque je sors le problème est parti. Et ça nous apprend à savoir qu'on est semblable. On a des situations différentes mais ça me touche énormément de voir comme on est semblable.

Robert Thomas : L'engagement vers un projet mobilisateur, lutter contre la misère, essayer de faire qu'il y ait moins d'exclusion dans un pays, c'est enthousiasmant. On sait que c'est très difficile, qu'il faut le faire avec des gens qui ont connu la pauvreté ou qui la connaissent, mais c'est quelque chose qui a du sens. J'ai eu une activité professionnelle d'une quarantaine d'années, j'aurai une retraite peut-être de trente ans. Trente ans de vie, c'est quand même fondamental pour faire des choses, pour ne pas rester dans le loisir, ou dans l'observation de ce qui se passe. Les méthodes d'ATD donnent un sens à ma vie de retraité.

Jean-Pierre d'Hédène : Tout ce qu'on a vécu avec les familles qui ont connu la pauvreté, donne un sens à notre vie. C'est elles qui donnent un sens. C'est elles qui nous engagent.

Ceux qui n'ont pas connu la misère, comment peuvent-ils comprendre ?

Chantal Caudron : Pour moi, il y a deux sortes d'engagement. L'engagement pour avoir vécu dans la pauvreté ou l'engagement sans avoir vécu dans la pauvreté. Pour s'engager contre la misère, il faut avoir connu la misère. Qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre ceux qui n'ont pas connu la misère ?

Robert Thomas : Quand on n'a pas vécu la misère, on la voit quand même, on la côtoie. Pour les alliés, prendre cet engagement du refus de la misère, c'est vouloir faire évoluer toute la société, et se rapprocher de ceux qui connaissent la misère, parce que c'est eux qui peuvent le mieux nous donner les pistes pour la faire évoluer.

Chantal Peaudeau : J'ai lu qu'on pouvait apporter la paix aux alliés. Comment on peut apporter la paix ? Peut être que le jour qu'ils nous rencontrent, s'ils ont un problème, ils se rendent compte qu'il est très surmontable par rapport à ce qu'on vit.

Laurence Bervas : L'engagement est un cheminement sur de nombreuses années. Une première fois, on est déstabilisé par une personne du Quart Monde qui nous fait voir au-delà de la défiguration de la misère. On continue à cheminer sur cette lancée et un texte du père Joseph vient nous rejoindre en plein cœur et devient parole de vie. C'est un nouveau basculement. On continue la marche. Et le témoignage d'un allié vient renforcer notre engagement. Pour marcher on se déstabilise pour mettre un pied plus loin, et on va ainsi de basculement en basculement.

Christlan Le Goff : Je voudrais savoir pourquoi le mot « déstabilisé », parce que ce n'est pas spécialement déstabilisant.

Pierre-Yves Madignier : Je crois que ça veut dire que ça nous fait bouger. On était bien tranquille, bien assis sur sa chaise, et on est obligé d'aller un peu plus loin. Être stable c'est être immobile alors qu'au contraire, là on est en mouvement.

Bella Berdugo : Je voulais dire qu'il y a des choses humaines qu'on a en commun. Par exemple, je n'ai pas connu la misère, mais j'ai connu l'humiliation pour mes enfants, pour ma famille, pour mes ancêtres. C'est ça qui me donne l'impression de comprendre un peu certaines choses. C'est une sorte de tronc commun humain dans les sentiments qu'on peut avoir. C'est ça qui nous fait bouger.

James Jaboureck : Dans ma famille on était des gens pauvres et quand j'ai découvert le Mouvement j'ai découvert qu'il y avait des gens plus pauvres que moi. J'ai revécu tout ce que j'avais vécu comme enfant. Par exemple, un enfant dans ma classe était très humilié, je n'ai pas été son ami suffisamment, on ne l'a pas reconnu, on l'a tous exclu. Ça m'a troublé. Et en plus, c'étaient les adultes qui nous entraînaient à exclure cet enfant. Ça m'a presque traumatisé.

Maryvonne Calliaux : On est d'une humanité commune, et en même temps on est tous façonnés par nos expériences. Et il ne suffit pas d'avoir traversé les mêmes expériences pour se comprendre. Ça ne nous a pas atteints à l'intérieur de la même façon. Je trouve qu'il est très important de partager ensemble,

d'arriver à mettre des mots sur ce qui nous habite le plus profondément, ça nous aide à nous rapprocher les uns les autres, à nous comprendre les uns les autres. En s'engageant on se rend compte que l'autre est différent, mais on est quand même des hommes ensemble.

— ■ L'engagement contre la misère est un devoir humain

Naoufal Benaoulsse : Pour moi l'engagement pour le refus de la misère, c'est un devoir humain. C'est chaque seconde qu'on doit être engagé à refuser la misère. Le vrai engagement c'est d'agir. On dit les gens qui sont riches ne peuvent pas connaître la misère parce qu'ils ne l'ont pas vécue, mais je me dis c'est grâce à ces gens-là que les gens qui vivent dans la misère, arrivent à exprimer leur pensée. Mais c'est un point fort de travailler avec ceux qui ont connu la misère pour mieux la comprendre. Et je trouve qu'ATD Quart Monde a compris ça depuis longtemps. Je dis : regardez les gens qui vivent dans la misère comme une chance. Ce soir, on est dans une petite salle, et on a plein de réponses contre la misère. Je suis sûr et certain que sur toute la planète il y a la solution.

Christlan Le Goff : Refuser la misère c'est un combat difficile parce que c'est un combat qui dure longtemps. L'éradication de la pauvreté, c'est sans précédent, donc c'est un combat vraiment difficile. Quand on s'engage, on s'engage pour l'avenir parce qu'on ne sait pas quand la misère prendra fin, personne ne le sait. Mais c'est un combat qui est tout à fait possible. C'est une histoire d'ouverture de mentalité et de temps. Tout changement social implique des ouvertures, des changements de comportements, et il faut des fois des siècles pour le faire.



Compte-rendu réalisé par le groupe du Val-de-Marne et Agnès Dumas-Bonkougou
Photos : François Philiponeau
Mise en page : Jean de Castelet
Contact : Université Populaire Quart Monde Île de France
Mouvement ATD Quart Monde
15, rue Maître Albert
75005 Paris
Tél. : 01 46 33 35 31
E-mail : upqmldf@atd-quartmonde.org